



IsraËl a bloquÃ© la Â« Marche du retour Â». Les Palestiniens ont tout de mÃame commÃ©morÃ© la Nakba

Description

AprÃs que la police eut empÃchÃ le dÃfilÃ principal, les familles sont retournÃes dans leurs villages dÃpeuplÃs Ã travers tout le pays, perpÃtuant ainsi le souvenir de ce qui avait ÃtÃ perdu en 1948.

Par Baker Zoubi, le 28 avril 2026



Abd Al Mannan Shbita s'adresse Ã des militantÂ-es palestinienÂ-nes et Ã des IsraÃ©lienÂ-nes juifÂ-ves sur le site de lâ??ancien village de Miska, dÃ©peuplÃ© lors de la guerre de 1948, dans le centre dâ??IsraÃ©l, le 22 avril 2026. (Iddo Elam, Zochrot)

Chaque annÃ©e, Ã lâ??occasion de la fÃªte de lâ??indÃ©pendance dâ??IsraÃ©l, des milliers de citoyenÂ-nes palestinienÂ-nes dâ??IsraÃ©l participent Ã la Â« Marche du retour Â», une manifestation annuelle qui se rend sur le site dâ??un village palestinien diffÃ©rent, dÃ©peuplÃ© en 1948. OrganisÃ©e par lâ??Association pour la dÃ©fense des droits des personnes dÃ©placÃ©es Ã lâ??intÃ©rieur du pays (ADRID), la marche de cette annÃ©e devait se diriger vers Al-Damun, prÃ>s dâ??Acre. Mais [des restrictions draconiennes imposÃ©es par la police israÃ©lienne](#) ont contraint les

organisateur·ices à l'annuler, marquant ainsi la deuxième année consécutive où elle n'a pas eu lieu.

Les organisateur·ices ont donc transféré la commémoration en ligne, proposant un programme virtuel comprenant des discours du président du Haut Comité de suivi, Jamal Zahalka, du journaliste juif israélien [Israel Frey](#), de représentant·es de l'ADRID, ainsi que des spectacles culturels et des témoignages enregistrés d'anciens d'expulés en 1948.

Pourtant, l'absence d'un thème central n'a pas empêché les Palestinien·nes de commémorer la Nakba à leur manière. Tout au long de la semaine de la fête de l'indépendance d'Israël à chaque année par les organisateur·ices de la Marche du retour avec le slogan « Leur indépendance est notre Nakba », des centaines de personnes se sont rendues de leur propre initiative sur les sites des villages détruits à travers le pays.

Ils sont venus en petit nombre et sans coordination centralisée, mais avec le même objectif : commémorer la destruction de plus de 500 communautés palestiniennes lors de la campagne de nettoyage ethnique qui a ouvert la voie à la création d'Israël. Des familles sont revenues sur les terres dont elles avaient été racinées, partageant des repas et des récits transmis de génération en génération.

Dans le village de Miska, près de la ville à majorité juive de Kfar Saba, des dizaines de militant·es juif·ves se sont joint·es aux descendant·es des personnes expulsées

du village, défilant sur le site où seuls deux murs de la mosquée principale sont encore debout. Amjad Shbita, secrétaire général du parti politique Hadash, dont la famille a été expulsée de Miska, a déclaré que la marche annuelle organisée l'année dernière avait cessé de prendre de l'ampleur ces dernières années. Cette année, a-t-il ajouté, les efforts visant à bloquer la Marche du retour centrale ont eu l'effet inverse : au lieu de concentrer l'attention en un seul endroit, ils ont encouragé de nouvelles visites dans de nombreux villages.



Des Palestiniens et des militants juifs israéliens se rassemblent sur le site de l'ancien village de Miska, dépeuplé lors de la guerre de 1948, dans le centre d'Israël, le 22 avril 2026. (Iddo Elam, Zochrot)

Des centaines de personnes se sont Ã©galement rassemblÃ©es Ã Al-Damun, la destination initiale du dÃ©filÃ© principal. Cette fois-ci, lâ??organisation sâ??est Ã©tendue au-delÃ de lâ??ADRID pour inclure des comitÃ©s familiaux locaux. Ces derniÃ©res annÃ©es, des groupes similaires ont vu le jour dans de nombreuses communautÃ©s de personnes dÃ©placÃ©es, mettant en relation des descendants de deuxiÃ©me, troisiÃ©me et quatriÃ©me gÃ©nÃ©rations â?? parfois par le biais de groupes WhatsApp, et dans dâ??autres cas grÃ¢ce Ã des visites rÃ©guliÃ©res et des activitÃ©s collectives.

Ã« Je viens dâ??Al-Mujaydil Ã»

Par un matin de printemps, Saeed Nakhash, Ã©gÃ© de 80 ans et surnommÃ© Abu Jihad, se promenait dans un parc de la ville de Migdal HaEmek, au nord dâ??IsraÃ©l. Un grand plat Ã la main, il invitait les personnes prÃ©sentes â?? des PalestinienÃ©nes de tous Ã©ges â?? Ã se rassembler autour de la table. Au menu : de la mujaddara, de la salade et du yaourt.

Mais il ne sâ??agissait pas dâ??une rÃ©union de famille dans son jardin. Le parc se trouve au sommet des ruines dâ??Al-Mujaydil, le village dâ??oÃ¹ Nakhash et dâ??autres de sa gÃ©nÃ©ration ont Ã©tÃ© expulsÃ©s en 1948 par les forces paramilitaires sionistes.

Avant cette guerre, [Al-Mujaydil](#) comptait plus de 2 000 habitantÃ©es palestinienÃ©nes. La plupart Ã©taient musulmanÃ©es, les autres Ã©taient des chrÃ©tienÃ©nes orthodoxes grecÃ©ques et catholiques. Le village comptait une mosquÃ©e, deux Ã©glises et quelque 18 000 dunams de terres agricoles environnantes, oÃ¹ les habitantÃ©es cultivaient des cÃ©rÃ©ales et des olives. Le 15 juillet 1948, il a Ã©tÃ© pris par les forces de la Haganah qui en ont expulsÃ© toute la population. Beaucoup, comme la famille de Nakhash, se sont rÃ©installÃ©es Ã Nazareth ou Ã Yafiâ??a, tout prÃ©s ; dâ??autres ont fui vers le Liban, la Syrie et la Jordanie.

Lien de lâ??interview avec Saeed Nakhash dans *Al-Mujaydil* [ici](#).

Ã« CÃ©est ici que se trouvait le cimetiÃ©re musulman du village, et il y a Ã©galement deux cimetiÃ©res chrÃ©tiens Ã», a dÃ©clarÃ© Nakhash Ã +972, debout au bord du parc. Des fragments dâ??arcs et de poutres mÃ©talliques jonchaient lâ??herbe â?? derniÃ©res traces visibles du village qui se dressait autrefois Ã cet endroit.

Migdal HaEmek a Ã©tÃ© fondÃ© en 1953 en tant que camp de transit pour les immigrantÃ©es juifÃ©ves en provenance des pays arabes (Ã« maâ??abara Ã»), plusieurs annÃ©es aprÃ©s la destruction dâ??Al-Mujaydil. Au cours des annÃ©es qui ont suivi, se souvient Nakhash, les dÃ©combres du village sont restÃ©s empilÃ©s en hautes montagnes. Ã« Plus tard, ils ont dÃ©placÃ© les dÃ©combres vers la pente voisine, prÃ©s du cimetiÃ©re. Ils en ont recouvert une partie et ont crÃ©Ã© un grand monticule. CÃ©est sur ce monticule que nous nous trouvons actuellement Ã», a-t-il dÃ©clarÃ©. Ã« Les arbres qui nous entourent et cette magnifique vÃ©gÃ©tation â?? ils ont poussÃ© sur les ruines de nos maisons. Ã»

Nakhash nâ??avait que deux ans lorsque sa famille a Ã©tÃ© expulsÃ©e. Lâ??histoire de leur dÃ©placement lui a Ã©tÃ© racontÃ©e tout au long de son enfance : ils sont partis en passant par la vallÃ©e sÃ©parant Al-Mujaydil de Yafiâ??a. La plupart des familles ont continuÃ© vers la plaine

dâ??Al-Battuf, mais la sienne est arrivÃ©e Ã Arraba, oÃ¹ on leur a conseillÃ© de retourner Ã Nazareth dans lâ??espoir quâ??ils soient un jour autorisÃ©s Ã regagner leur village.

Ã« Je ne me sens nulle part plus chez moi quâ??ici â?? pas mÃªme dans ma maison Ã Nazareth Ã», a-t-il dÃ©clarÃ©. Ã« Les enfants et petits-enfants disent quâ??ils sont de Nazareth, mais quâ??ils sont originaires dâ??Al-Mujaydil. Je ne pourrais jamais dire autre chose : je suis dâ??Al-Mujaydil. Ã»

Nakhash faisait partie des dizaines de personnes participant Ã une visite organisÃ©e par lâ??[Association pour la prÃ©servation du patrimoine du village dâ??Al-Mujaydil](#), qui rassemble les descendantÃ©s des personnes dÃ©placÃ©es et sâ??efforce de maintenir les liens entre eux. Lâ??Ã©vÃ©nement de cette annÃ©e a marquÃ© le premier rassemblement de grande envergure de ce type.



Des Palestiniens dont les familles ont Ã©tÃ© expulsÃ©es du village dâ??Al-Mujaydil en 1948 se rassemblent sur le site de lâ??ancien village, aujourdâ??hui Migdal HaEmek, dans le nord dâ??IsraÃ©l, le 19 avril 2026. (Timna Rose Perets)

Outre les témoignages personnels, les participant·es ont pu consulter des cartes historiques et des photographies aériennes illustrant l'étendue et l'emplacement d'autrefois du village situé entre Nazareth et Marj Ibn Amer (la vallée de Jezreel), à proximité de la ligne ferroviaire du Hedjaz et du tracé de l'oléoduc irakien.

L'ambiance était presque festive. Il y avait des rires, voire des cris de joie. Certains de ceux qui avaient été expulsés alors qu'ils étaient enfants ont montré où se trouvaient autrefois leurs maisons et les lieux emblématiques, gravés depuis longtemps dans leur mémoire. Leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants accoutaient.

« C'était là notre maison », a déclaré un participant. « Et là-bas, il y avait le pressoir à olives. Des gens de toute la région venaient ici, même des kibboutzim voisins », a ajouté un autre.

Tout près se trouvait le village de [Ma'alul](#). Après 1948, une base militaire a été construite sur ses terres, mais ses habitant·es continuent de se réunir régulièrement dans l'église du village le seul bâtiment encore debout pour célébrer les fêtes. C'est peut-être pour cette raison que Ma'alul reste relativement connu, tandis qu'Al-Mujaydil, bien que plus grand, a largement disparu de la conscience collective.

« Al-Mujaydil était un grand village central, peut-être même comparable à Saffuriya », a déclaré Ibrahim Kasabri, 88 ans, connu sous le nom d'Abu Amad, en référence à un autre grand village peuplé [aujourd'hui remplacé](#) par le moshav Tzipori. « Les années de Ma'alul étudiaient là-à-côté et là-à-côté de l'église d'Al-Mujaydil. Nous avons deux pressoirs à olives, plusieurs magasins, une mosquée et deux églises.



Ibrahim Kasabri, âgé de 88 ans, qui a été expulsé avec sa famille du village d'Al-Mujaydil en 1948, est assis sur le site de l'ancien village, aujourd'hui Migdal HaEmek, dans le nord d'Israël, le 19 avril 2026. (Timna Rose Perets).

« Les habitants de Maalul se sont montrés plus actifs pour retourner dans leur village et y maintenir une présence », a-t-il poursuivi. « J'espère que l'initiative que nous lançons aujourd'hui à Al-Mujaydil se poursuivra, car le sentiment d'être ici, sur notre terre, est tout autre. »

« On a l'impression que tout cela se passe ici et maintenant »

Une question revenait sans cesse au cours de la visite d'Al-Mujaydil : comment êtes-vous partis ?

« Il existe différentes versions », a déclaré Saeed Nakhash. « Certains disent que les habitants se sont enfuis à cause de bruits sourds provenant de barils, comme s'ils avaient pris peur sans raison. Mais ce n'est pas la vérité. Des forces armées [paramilitaires sionistes] ont encerclé le village et ont ouvert le feu. Elles ont tiré dans le village et tué une ou deux personnes ici, près de là où nous sommes assis. Les gens ont pris leurs enfants et tout ce qu'ils pouvaient porter et se sont enfuis. »

Kasabri, qui avait environ neuf ans à l'époque, se souvient de la même manière. « Je me souviens d'avoir quitté Al-Mujaydil : des gens transportant leurs affaires et leurs enfants sur le dos. Ceux qui avaient un œne y chargeaient tout ce qu'ils pouvaient. Nous sommes partis dans la peur, sans savoir où aller. »

Dans les premières années qui ont suivi leur expulsion, les habitants des déplacés

ont mis leur argent en commun et engagé un avocat de Haifa pour tenter d'obtenir leur retour. « Certains responsables du gouvernement israélien avaient accepté de ne laisser revenir que les chrétiens », a déclaré Nakhash. « Mais les villageois

ont rejeté cette offre ; ils ont insisté pour que nous revenions tous ensemble. »



Une Palestinienne travaille à l'intérieur d'une église, l'un des rares vestiges d'Al-Mujaydil, aujourd'hui situé à Migdal HaEmek, dans le nord d'Israël, le 19 avril 2026. (Timna Rose Perets)

Beaucoup pensaient ne s'absenter que quelques jours. Certains ont tenté de revenir en cachette sous le régime militaire pour récupérer leurs affaires. « Ils sont revenus comme des voleurs dans leurs propres maisons », a déclaré Nakhash. « Puis la dure réalité est imposée : en peu de temps, nous sommes passés du statut d'agriculteurs possédant une maison, des terres et des champs à celui de réfugiés louant des chambres à Nazareth, à la recherche d'un emploi et essayant de survivre. Les années ont filé, et la vie à Nazareth est installée. »

Pour certains participants, ce circuit était un premier retour. Jazi Arouk, 88 ans, se tenait dans la cour de l'église et montrait du doigt ce qui s'y trouvait autrefois. « Là, dans ce coin, se trouvait la maison de ma tante. Plus tard, il y a eu un bureau municipal. Là-bas était ici, le pressoir à olives, notre maison et les terres de mon père. »

Appuyé contre une table à l'entrée de l'église, il marqua une pause. « Je peux tout reconstituer. Dans cette église, j'ai été vacciné quand j'étais enfant. Tout me revient comme un film : nos vagabondages et nos jeux d'enfants dans le village, l'emplacement des maisons même s'il n'en reste rien jusqu'aux couleurs des vêtements. Même le moment où les villageois sont partis vers le oued voisin, puis de là vers Yafîa, tout me donne l'impression que cela se passe ici et maintenant. »

Écrire du passé :

Mon village, Kafr Misr, fait partie des rares dont les habitants n'ont pas été expulsés en 1948. Pourtant, chaque année, à l'occasion de la Journée de la Nakba, j'emmène ma famille visiter d'autres villages de la Basse Galilée qui ont subi un nettoyage ethnique pendant cette guerre.

Cette année, nous avons parcouru les terres de Hadatha. Nous avons raconté à nos enfants Jabr, 7 ans, Jida, 4 ans, et Jawad, 3 mois l'expulsion des habitants

du village. Ce n'était pas la première fois qu'ils en entendaient parler. Ils connaissent déjà l'histoire de Saeed Abu al-Hijja, un garçon qui leur ressemble beaucoup et qui jouait autrefois avec ses amis dans les champs verdoyants de Hadatha, grâce à une série de livres pour enfants récemment publiée par le centre Al-Tufula à Nazareth. Nos enfants se promènent désormais dans ces mêmes champs.



Les vestiges du village dâ??Hadatha, dÃ©peuplÃ© par les forces sionistes en 1948, le 19 avril 2026.
(Baker Zoubi).

Juste avant notre départ, notre plus jeune fils, Jawad, s'est mis à pleurer. Nous y avons vu un signe indiquant que sa mère devait l'allaiter là-bas, à Hadatha, près de la source du village. C'est ce qu'elle a fait.

S'il est vrai que notre génération, la troisième depuis la Nakba, parle plus ouvertement de la guerre de 1948 que celles qui l'ont précédée (nos parents ont été élevés par des survivantes qui ont vécu près de deux décennies sous un régime militaire, transmettant cette peur à leurs enfants), je n'ai pas grandi en ayant une grande conscience de la Nakba.

Dans mon village, il y avait peu d'activité politique et aucun effort réel pour favoriser un sentiment de conscience nationale, contrairement à ce qui se passait dans les grandes villes comme Nazareth ou Sakhnin. Nous avons été élevés avec un lien profond à la terre, à Al-Aqsa, et en solidarité avec les Palestiniens de Cisjordanie et de Gaza, mais développer une identité nationale claire demandait un effort particulier. Aujourd'hui, nos enfants en ont plus besoin. Les réseaux sociaux, malgré leurs inconvénients bien connus, ont joué un rôle significatif dans la diffusion de la conscience nationale parmi les jeunes générations.

Pourtant, le simple renouvellement des générations ne suffit pas à expliquer pourquoi les Palestiniens revivent la Nakba avec une intensité croissante chaque année. Le comportement de l'État d'Israël à Gaza, en Cisjordanie et au sein même d'Israël ne laisse guère de place à l'oubli : c'est bien Israël qui a provoqué notre catastrophe. Des [démolitions de maisons](#) aux [inégalités profondément ancrées](#), de l'abandon par l'État des communautés arabes aux [organisations criminelles](#), en passant par ses attaques contre ses voisins souverains, l'Iran et le Liban, le passé ne se limite pas à l'histoire.

David Ben-Gurion avait un jour prédit, lorsqu'on l'interrogea sur les réfugiés palestiniens, que « les anciens mourront et les jeunes oublieront ». Il avait tort. Les anciens sont bel et bien décédés, mais les jeunes n'ont pas oublié. Dans le contexte d'une [Nakba qui se poursuit](#), ils ne peuvent pas se le permettre.

Cet article s'inspire de deux textes initialement publiés en hébreu sur Local Call. Vous pouvez les lire [ici](#) et [ici](#).

Source : [jh](#).

Traduit par DM pour l'Agence Média Palestine.

date créée
2026/05/05